LA GAZETTE DE LA 18ÈME EDITION DU FESTIVAL REGARDS CROISÉS

Regard' Ailleurs

25 mai 2018

Aujourd'hui:

19h - Les apéros de

20h30 - *ISLANDE*

à l'issue de la lecture.

Marine Bachelot Nguyen à la MC2:

de Lluïsa Cunillé au NTSMB

rencontre avec le traducteur Laurent Gallardo

Clac!

La bulle spéculative explose

Tchin Tchin / Haha Ha

Les banquiers de la Glitnir lèvent leur verre à la faillite du pays.

Aooooouh!

Un terrible loup sauvage dévore le soleil plongeant les hommes dans les ténèbres et le chaos.

Aooooouh! Ouh!

Le loup dévore Odin.

Le monde existant disparaît pour laisser place une nouvelle ère.

Dring Dring! Dring Dring! Dring I

Le téléphone sonne trois ou quatre fois.

Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux aaanniversaireee! Joyeux anniversaire!

Anniversaire en solitaire, le premier jour d'une nouvelle vie.

Un jeune homme chantonne.

Dring Dring! Dring Dring! Le téléphone.

Sourire.

Hiii-Hiii-Hiii-Hiii-Hiii

Course poursuite dans l'aéroport.

Panique.

Rires d'enfant.

Tagada, Tagada, Tagada! Tiiiiiii

LE TRAIN DIRECTION PENNSYLVANIE-MANHATTAN, DÉPART QUAI 4.

ATTENTION AU DÉPART

Tiiiiiii / tagada, tagada, tagada, tagadatagadatagadatagada!

Bruit dans les haut-parleurs.

Le jeune homme chantonne.

Vioooooum! Touloutou Touloutou!

Un train passe.

Vioooooum! Touloutou Touloutou!

Un autre

ATTENTION AU DÉPART.

Tiiiiiii / tagada, tagada, tagada, tagadatagadatagada !

Vioooooum! Touloutou Touloutou!

Encore un train.

Vioooooum! Touloutou Touloutou!

Un autre.

Vioooooum! Touloutou Touloutou!

Encore.

Le jeune homme chantonne.

Ououououu!

Les voitures de police parcourent la ville de part en part.

Ououououu!

Encore

La télévision en toile de fond

Ououououu!

La télé, la police, sans arrêt.

Des chiens aboient/ Cris dans un mégaphone /Silence / Puis aboiements encore/ Verre brisé / Télé / Aboiements / Télé / Vroum / Vroum / Tut-Tut /Pffffft Tsouintsoooouin / Vioum. Un avion/ Vioum. Un autre/ Dring Dring / Vioum / Vioum / Les cloches de l'église sonnent / Bruits d'un hôpital en effervescence / Le jeune homme chantonne.

Sourire.

Chuuut. La lecture commence.



Laurent Gallardo traducteur d'Islande de Lluisa Cunillé (catalan) «Tu n'arriveras à rien à New York, si tu t'excuses tout le temps. Ne fais pas attention à ce que je dis. Je suis de mauvaise humeur. Coause de cette ville. À mesure que les années passent, elle vous rend aigri. Et avec ce froid, même l'âme finit par geler. » Aujourd'hui Regard'Ailleurs a rencontré Laurent Gallardo, traducteur d'Islande de Lluisa Cunillé, pour qu'il nous de cette pièce publiée en 2013 et traduite en 2015, de l'oeuvre de son autrice, référence du théâtre catalan con porain, et de son travail de traducteur. Islande débute au coeur de la crise économique islandaise. Un banquier qui se retrouve au chômage décide de ret ver sa mère aux États-Unis, ne l'ayant pas vue depuis des années, et c'est en jeune garçon qu'il rejoint la jungle -vorkaise. D'une rencontre à l'autre on suit le jeune adolescent dans ce voyage initiatique et poétique sur fon **Laurent Gallardo**

«Tu n'arriveras à rien à New York, si tu t'excuses tout le temps. Ne fais pas attention à ce que je dis. Je suis de mauvaise humeur. C'est à

Aujourd'hui Regard'Ailleurs a rencontré Laurent Gallardo, traducteur d'Islande de Lluisa Cunillé, pour qu'il nous parle de cette pièce publiée en 2013 et traduite en 2015, de l'oeuvre de son autrice, référence du théâtre catalan contem-

Islande débute au coeur de la crise économique islandaise. Un banquier qui se retrouve au chômage décide de retrouver sa mère aux États-Unis, ne l'ayant pas vue depuis des années, et c'est en jeune garçon qu'il rejoint la jungle new -yorkaise. D'une rencontre à l'autre on suit le jeune adolescent dans ce voyage initiatique et poétique sur fond de

Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à l'écriture de Lluïsa Cunillé?

Lluïsa Cunillé est, sans nul doute, l'une des figures les plus fascinantes du théâtre catalan. Ce qui m'intéresse dans son écriture c'est qu'elle ne conçoit pas le théâtre comme un espace d'affirmation (le monde est ceci ou cela) mais plutôt comme un questionnement permanent face à l'immanence du réel. En ce sens, c'est une écriture qui nous soustrait toujours quelque chose. Son sujet, c'est aussi l'invisible ou plus exactement ce qui n'est socialement plus perceptible. D'ailleurs, les personnages qui peuplent son théâtre sont des marginaux, des êtres en transition, sans identité fixe, des contre-modèles du héros classique. En rendant visible cet invisible, c'est la dignité humaine qu'elle fait affleurer.

Compte-tenu de la longue bibliographie de l'autrice, qu'est-ce qui a guidé votre choix pour Islande, écrite en 2013 ?

Avant Islande, j'ai traduit en 2011 : Barcelone, paysage d'ombres et je viens de finir la traduction de deux autres textes, Malemort et Le temps. Islande marque toutefois un changement dans l'écriture de Lluïsa Cunillé. Dans les oeuvres précédentes, à l'exception de Barcelone, paysage d'ombres, son univers théâtral est peu référentiel (l'action a lieu dans un espace indéterminé, les personnages n'ont pas de noms, etc.). Dans Islande, le sujet de la pièce est parfaitement identifiable. Il s'agit de la crise économique de 2008, c'est-à-dire une réalité qui nous touche directement car nous en subissons les conséguences. Et précisément, ce qui m'intéresse dans la pièce, c'est le questionnement sur la dimension morale de cette crise qui met au jour les zones d'ombres de notre société.

À la lecture de la pièce, le voyage initiatique du jeune homme et sa naïveté en toute situation nous ont, entre autres, fait penser à Candide de Voltaire. Vous citez quant à vous Kafka et Koltès. Quels rapports entretient Lluïsa Cunillé, selon vous, avec ces différentes références littéraires ?

Oui, vous avez raison. Le voyage initiatique du protagoniste de la pièce rappelle à bien des égards celui de Candide, à la différence près qu'il n'y a pas de leçon morale... Comme chez Kafka. Dans le prologue d'une anthologie des pièces de Lluïsa Cunillé qui vient de paraître à Barcelone, je défends l'idée que son théâtre est profondément kafkaïen car, pour reprendre les termes de Roland Barthes, il représente le monde «comme une place toujours ouverte à la signification mais sans cesse déçue par elle». La pièce ne livre donc pas un message, elle est une caisse de résonance du sens et il revient au spectateur de construire sa propre théâtralité. Quant à Koltès, le New York qui est décrit dans Islande est à la fois très concret et pas du tout réaliste, un peu comme la ville portuaire de Quai Ouest. Autre point commun, les deux nous transportent aux marges de la société, où évolue une faune de personnages qui, étant ce qu'ils sont, nous révèlent le sens profond de cette société... qui est la nôtre.

Quels rapports entretient l'autrice avec l'Islande et les États Unis ? D'un point de vue technique, le cadre international de la pièce vous a-t-il posé des problèmes de traduction ?

Lluïsa Cunillé voyage très peu. Je pense ne pas me tromper si je vous dis qu'elle ne s'est jamais rendue dans ces pays. Pour ce qui est des États-Unis, le lien est plutôt littéraire. Lluïsa Cunillé est une grande lectrice et dans la pièce, il y a des références explicites à Manhattan Transfer de John Dos Passos. Du reste, dans cette exploration des conséquences de la crise économique, New-York (Wall Street en particulier) apparaît comme la capitale symbolique d'un capitalisme stupide et immoral. Quant aux difficultés de traduction, elles ne sont pas liées au cadre international, mais au sous-texte. Il y a des citations cachées de Kafka, de García Lorca (Poeta en Nueva York), il faut faire en sorte que cette richesse littéraire soit perceptible par le public français.

En grande majorité les personnages de la pièce n'ont pas de noms, apparaissant, nous semble-t-il, comme des figures symboliques voire poétiques qui vont croiser et influencer le parcours initiatique du jeune homme. Certains restent très mystérieux, comme la jeune femme du début ou l'inventeur/escroc et sa boite. Comment comprenez-vous ces personnages?

Comme je l'ai écrit plus haut, l'oeuvre est éminemment ouverte et je ne voudrais pas réduire la pièce à une formule du genre «tel personnage équivaut à telle idée». Je vais quand même vous donner mon avis personnel. Concernant la jeune fille du début, il me semble qu'elle est une victime de cette crise économique : elle a perdu son travail et elle se rend chez son ami banquier (qui en réalité n'est pas tout à fait son ami) pour qu'il lui explique comment on en est arrivé là. Dans cette première scène, ce qui jaillit c'est la nécessité de comprendre. L'inventeur/escroc et la boîte (vide?) où se trouverait une invention extraordinaire renvoient à la logique de la spéculation boursière et à sa virtualité. Acheter des actions, c'est acheter du vent. Cette boîte et les discours qu'elle génère sont l'expression de l'imposture sur laquelle repose ce nouveau capitalisme qui nous a irrémédiablement conduit à la crise économique de 2008.

Il nous semble que la pièce élabore une analogie entre les mythes scandinaves et une mythologie moderne qui viendrait placer l'économie au-dessus de tout. Dans cette idée, le parcours du jeune homme semble appeler de manière prophétique à la fin d'un système économique capitaliste. Pensez-vous que Lluïsa Cunillé pose un regard pessimiste voire fataliste sur le devenir économique ?

Je trouve la première partie de votre analyse très judicieuse. Mais l'évocation de la fin du monde est liée à son recommencement. Si le capitalisme s'écroule, il y aura nécessairement un après. J'ai l'impression que Lluïsa Cunillé porte un regard lucide sur le devenir économique, en montrant que le problème réside ailleurs : la crise de 2008 est en réalité une crise morale.

RIEN À VOIR

Pour cette rubrique, comme son nom l'indique, nous avons posé aux intervenants et intervenantes des questions qui n'ont rien à voir quer leurs textes

Pourquoi?

Parce que quand on fait quelque chose, il s'agit toujours d'en sortir.

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

Pourquoi la norme a-t-elle peur de vous ?

Un regard marguant?

Le regard-caméra de Jean-Pierre Léaud dans Les 400 coups.

Le regard-caméra de

Résistance.

REGARD DU DIRECTEUR DE LECTURE, THIERRY BLANC

Il faut arriver à faire entendre l'étrangeté de cette pièce et comme nous n'avons pas la mise en scène pour nous aider, il faut absolument trouver cette étrangeté dans le jeu, par des pauses, des silences, ou autres. Sans rendre ça lourd, il faut réussir à faire sentir ce décalage, ce pas de côté qu'amène Lluïsa Cunillé. On est dans des scènes qui sont faussement réalistes, qui basculent en permanence, avec toujours ce décalage. Il faut trouver l'endroit du jeu de cette étrangeté. Dans le texte cela passe par le son, entre autres, chaque scène ayant un son propre qui revient comme un leitmotiv : des sirènes de polices, un avion qui passe, etc. C'est là une des difficultés de cette mise en lecture, puisqu'il va être difficile pour nous de les faire entendre, l'usage de tels sons dans une mise en lecture tirant généralement trop vers la mise en espace voire le début de mise en scène.

Propos recueillis par Alice Palmieri et Théo Stival

Focus Lycéens

En partenariat avec les lycées Argouges, Edouard Herriot, Grésivaudan et le lycée des eaux claires, l'équipe de Troisième bureau a commandé aux auteurs et autrices Julie Aminthe, Marine Bachelot Nguyen, Romain Nicolas et Pauline Noblecourt des textes mis en lecture par les élèves. Quatre intervenants de Troisième bureau on dirigés ces lectures. Nous sommes allé les rencontrer pour savoir comment ils avaient abordé ces textes à la lecture et découvrir le rapport qu'ont les lycéens au texte dramatique.



LA CORDÉE DE JULIE AMINTHE, SYLVIE JOBERT :

Pour les «Levers de rideau», les auteurs et autrices ont intégré dans leurs écritures le fait qu'on ne sait jamais combien d'élèves volontaires on va avoir donc ils écrivent plutôt des textes chorale et non distribués. Ensuite on répartit et il faut essayer d'aller à la chose la plus immédiatement vivante car on ne les voit pas énormément. On a 2 séances de 2h puis une petite répétition sur le lieu. Pour ce qui est des lycéens, bien que ça n'interesse pas forcement toute la classe mais sur trente élèves c'est normal, il y en a malgré tout qui se rendent compte que l'oralité joue quelque chose. Ensuite, les «Levers de rideau» leur permettent d'aborder des écritures contemporaines différentes de celles qu'ils rencontrent dans leur cursus scolaire avec des thématiques différentes. Pour le noyau de volontaires, ça les fait sortir d'une sorte de «dynamique de groupe» qui ne favorise pas forcément les «bons» élèves habituellement.

NAISSANCE DE MARINE BACHELOT NGUYEN, SOPHIE VAUDE :

Les lectrices étant au nombre de six, j'ai distribué trois élèves dans La Voix de l'Hôpital, afin de constituer un choeur où la parole circule, et que naissent rapidement des caractères qui se répondent et se complètent, menant la danse de façon très tonique et répercutant très vite la force du regard de cette Voix sur la situation. Les trois autres lectrices ont pris en charge le reste des personnages. Cette géographie vocale entraîne une logique de l'espace, et très vite, nous avons déterminé la place de chacune des lectrices sur le plateau, pour soutenir le sens des échanges et de la dramaturgie. Malgré le peu de temps, les filles ont spontanément plongé dans la matière de cette écriture, fortes de leur intuition, de la vivacité de leur réflexion, posant des questions simples et logiques et s'écoutant admirablement les unes les autres. Un enchaînement cohérent d'idées s'active, sous ma houlette bien sûr, et découvre alors, pas à pas, la construction du texte. Ce fut un immense plaisir de partager ce travail avec ces jeunes lectrices, présentes et impliquées.



Lycéens (la suite)

LES CHIENS SAUVAGES DE ROMAIN NICOLAS, GRÉGORY FAIVE :

C'est compliqué parce que comme la pièce se passe le temps d'un grand 8 mais qu'elle dure vingt minutes, il faut trouver la bonne rythmique ce qui est très difficile. Mais comme c'est Romain Nicolas, on retrouve les mêmes choses qu'avec Régner sur les cendres [ndlr: dont Grégory Faive est également le directeur de lecture], il y a les mêmes obsessions : il y a le verbe «mûrir» à la place du verbe «mourir», il y a «enflant» à la place d' «enfant» ect. Tout ça c'est très drôle à faire comme les cris de chute. On retrouve d'ailleurs la même chose dans *Réaner sur les cendres*, il a quelque chose avec les grands 8 et les passages d'un état à l'autre. Ce qui est chouette c'est que, comme il y a eu une commande d'écriture en direction des lycéens, Romain Nicolas a vraiment essayé de faire une atmosphère dans laquelle ils se retrouvent. Après les lycéens c'est un tout petit peu plus compliqué, pour certains, de rentrer dans l'absurde de la langue. Les mots changés ça les déstabilise complètement mais c'est plutôt agréable à faire.

FANTAISIE POUR TÉLÉPHONES PORTABLES DE PAULINE NOBLECOURT, GEOFFROY POUCHOT-ROUGE-BLANC:

On a abordé le texte de manière très classique en essayant de respecter l'écriture le plus possible. C'est une petite forme très chorale où la parole est constamment fractionnée mais on a essayé de créer une unité et que ça soit une même parole, à plusieurs voix. Ensuite on a fait un travail plus technique sur les relances, sur le fait de prendre la parole, sur l'écoute, et bien évidemment sur le sens. Comment arrive-t-on au mieux à faire émerger le sens derrière le texte ? Les lycéens ont un rapport très instinctif au texte dans le sens où ils ont besoin de le dire et de l'entendre pour en comprendre la substance. Les choses deviennent vraies à partir du moment où ils les disent.

COMPTE-RENDU DES REGARDS LYCÉENS :

24 mai, 13h30 au NTSMB. Alors que j'arrive sur le parvis, je vois de nombreux lycéens attendant devant les portes imposantes de l'ancienne chapelle, je suis au bon endroit au bon moment : Bienvenue aux Regards lycéens.

À l'interieur du NTSMB, alors que l'équipe de Nuit de veille quitte le plateau, une autre équipe installe les cinquante chaises qui vont accueillir les lycéens sur scène ainsi que les guatre invité·e·s à l'origine des textes travaillés par les élèves : Faustin Keoua-Leturmy, Georges Brant accompagné de sa traductrice Dominique Hollier et enfin Laurent Gallardo traducteur de Lluïsa Cunillé, 14h, les portes s'ouvrent, les lycéens entrent et se répartissent entre plateau et gradins. Après une courte présentation faite par Bernard Garnier, la rencontre peut commencer et elle va se diviser en trois parties. La première consiste en quatre mises en lecture d'extraits des textes par les lycéens : une d'Islande, une du Cimetière de l'éléphante et deux de Longues sont mes nuits. Une mise en bouche des pièces pour laisser les lycéens s'approprier ces textes. La seconde partie, plus importante, fut l'échange entre les élèves et les auteurs/ traducteur-ice. Elles furent nombreuses, diverses, touchant aussi bien à la dramaturgie qu'aux processus de création du texte, où même aux rapports personnels et intimes entre les auteurs et leurs œuvres. Enfin, dernière partie des Regards lycéens : le «coup de coeur» qui est allé à Longues sont mes nuits.

Quelques remerciements pour les invités, les équipes pédagogiques, les comédiens encadrants et surtout pour l'implication des élèves et la rencontre se termine autour d'un rafraîchissement.

Propos recueillis par Guillaume Tourdias



Mirage

CHENIL DE MOTS

Et toi, le lecteur de la Gazette!

Oui toi ! Toi là ! Toi qui poses tes gros doigts sur ces minables pages de papier.

Pourquoi tu me regardes comme ça! Pourquoi tu me lis comme

T'as un problème ? Tu trouves que j'ai une sale gueule ?

Une sale gueule de sale texte écrit avec de gros pâtés de mots insultants et vulgaires!

Allez fous-moi le camp!!

Quoi t'es encore là ! T'as pas tourné la page ?

Crise! Escroquerie! Burn-out! Stress! Aliénation! Les mots crient! Les mots hurlent à la mort.

Normal, ici on est dans un chenil de mot.

Et toi p'tit lecteur, toi qui ne cris pas, qui ne parles même pas. Q'est-ce t'es venu chercher ici au juste?

J'espère que t'es pas venu me refourguer un sale mot dont personne ne veut!

De toute façon il n'y a plus de place entre mes lignes droites et serrées I

Allez fous-moi le camp i'te dis!

Putain! Dégage! Bordel de mot! Çamèrelipopètte! Quoi tu trouves que mes mots puent l'alcool ? Normal, mon auteur devait être bourré lorsque il m'a pondu! Quoi, t'es toujours là toi !? T'as toujours pas tourné la page ? Qu'est-ce que t'attends sérieux ?

Changer! Repanti! Retrouvaille! Lutte! Résistance! Les mots pleurent! Les mots chialent, se languissent dans une attente désespérée.

Ils attendent qu'on les adopte p'tit Lecteur.

Je me demande quel est le pire ? Quand les mots se taisent ? Ou quand ils aboient tous en même temps?

Reste là, p'tit lecteur aide-moi à me relever. J'ai besoin de toi pour exister I

Croissance ! Dette ! Action ! Investissement !

Ces mots-là, on ne les abandonne pas, on est pas près de les abandonner d'ailleurs. Et pourtant...

C'est dans ce jargon économique, que l'on trouve les plus gros tas de mots fumeux!

Voyage ! Imaginaire ! Diversité ! Révolution !

Les mots rêvent!

Ils espèrent qu'on les saisissent! Qu'on les sorte de ce foutu che-

Allez je te laisse sur ces p'tit mots cher Lecteur.

Tu peux partir maintenant.

Et merci pour l'existence que tu m'as donné!

Theo Stival

Flashback



HIER, JOUR 2 DU FESTIVAL:

Hier soir j'étais content.

Hier soir étaient lus *Nuit de veille* de Kouam Tawa et *Naissance* de Marine Bachelot Nguyen et j'étais content.

Depuis une semaine je suis grand reporter au sein de la Gazette Regard'Ailleurs dont vous tenez le fier numéro 3 entre les mains. Et en tant que grand reporter, c'est moi qui ai été chargé de m'occuper de l'interview de Kouam Tawa, assisté de mon fidèle second Anthony Herr.

Préparer cette interview ce fût, pour moi, passer par un travail douloureux : celui de la mémoire, la mémoire du passé colonial, le moment où mon pays, la France, celui qui m'a élevé, a «donné son indépendance» à un autre pays, le Cameroun, qu'elle a couvert de sang et dépouillé de ses richesses avant d'oublier tout ça dans les flots de l'Histoire.

Oh joie d'être l'enfant d'un empire colonialiste encore actif! Donc rencontrer *Nuit de veille*, la palabre du «petit peuple» camerounais et surtout rencontrer Kouam Tawa fut, pour moi, un électrochoc m'éveillant d'un sommeil qui repoussait inconsciemment les problèmes africains au loin. Ces problèmes étaient inhumains, injustes, tristes, mais surtout ils étaient loin de moi.

Ce n'est plus le cas.

Le texte poétique m'a fait un choc politique. Tiens si on mélange les deux mots «poé-tique» et «poli-tique» ça peut faire «poé-tique»... non là ça ne marche pas mais sinon ça peut faire «poli-tique» ...

MERDE!

Peut-être que ces deux mots ne se mélangent pas... Alors comment appeler une oeuvre comme celle de Marine Bachelot Nguyen qui, une fois de plus ici avec son texte de «Lever de rideau» *Naissance*, nous jette des faits de société en pleine gueule. BIM, *in yer face*!

Peut-être que là je mélange tout...

Et finalement, c'est ça que j'ai compris hier soir : la solution à l'incompréhension, c'est le mélange. Orphée et Manue comme mélange des origines, la palabre comme mélange des paroles et des opinions, le mélange entre la poèsie/dramaturgie de Kouam Tawa et le roman d'Arno Bertina pour la rencontre après spectacle, les morts se mélangeant aux vivants le temps d'un chant pour clôturer cette deuxième soirée du festival Regards croisés.

Guillaume Tourdias

JEUDI 24 MAI. RENCONTRE LECTURE AVEC ARNO BERTINA:

C'était hier à la Bibliothèque Centre ville.

Hier, le romancier Arno Bertina était devant son micro pour nous parler de son expérience au Congo. Il a travaillé la-bas avec une ONG qui s'occupe de la réinsertion de jeunes prostituées dans la société.

Arno Bertina y a recueilli les témoignages de jeunes prostituées mineures dans les quartiers les plus pauvres de Brazzaville.

Au départ, il imaginait que parler la même langue que ces jeunes congolaises était une chance mais la langue française s'est révélée être une barrière avant tout.

En effet, les filles se savent toutes bilingues mais chaque langue est associée à un aspect de leurs vies.

Le kituba et le lingala sont les langues de leur quotidien. c'est avec elles qu'elles expriment des émotions fortes.

En effet le français est la langue de l'autorité de la police. De plus la langue française est la langue officielle, langue du président, langue politicienne. C'est une langue associée au mensonge. Bertina leur demande alors de raconter des choses très personnelles dans une langue en laquelle, elles n'ont pas confiance. Évoquer le quotidien dans cette langue est dès lors une difficulté. Néanmoins les récits recueillis par Bertina sont poignants, touchants et parfois teintés d'espoir.

Ils sont le reflet de la vie de ces filles et de leur optimisme. Tomber dans le pathos serait un manque d'honnêteté et passerait sous silence tout un pan de leurs vies.

Théo Stival



Mirage

CI-DESSOUS : CROQUIS D'UN PAYSAGE ISLANDAIS ENNEIGÉ.

- 1		
- 1		

Guillaume Tourdias

Petite mise en bouche

Pendant trois jours Marine Bachelot Nguyen a travaillé avec des lycéen·ne·s sur quatre de ses textes. En attendant la rencontre «Racontez-nous votre studio de demain, nous l'avons rencontrée pour discuter avec elle de ces studios et de la façon dont elle les a abordés.

Vous mettez en scène vos propres textes. Selon vous, en quoi est-ce différent de travailler avec des lycéen·ne·s plutôt qu'avec des comédiens professionnels ? Comment pensezvous aborder vos textes avec eux ?

Je trouve intéressant de mettre ces textes à l'épreuve avec des jeunes ou apprentis acteurs, de partager aussi les histoires qui s'y racontent, qui s'y déploient. C'est un travail que j'ai déjà fait dans des ateliers théâtre et lorsque j'enseignais en lycée pendant deux ans en lettres et en option théâtre. J'avais vraiment apprécié travailler avec des jeunes, je trouve que c'est un âge où l'on est en pleine formation, maturation, politisation et que souvent les lycéen·ne·s se lancent sur le plateau, portent les textes de façon parfois très émouvante. C'est beau de les voir incarner des personnages qui les touchent, qu'ils soient classiques ou contemporains. J'écris beaucoup en travaillant sur la choralité de mes textes, ce sont donc des textes qui se prêtent bien au travail de groupe et donc au travail avec des lycéen·ne·s.

Ce studio va me permettre de vérifier que mes textes fonctionnent rythmiquement et musicalement et de discuter les thématiques évoquées, des personnages et de leur proposer un travail d'écriture.

Au cours du studio, vous allez travailler sur quatre de vos textes avec les lycéens : Le Fils, Les ombres et les lèvres, Tabaski et Histoires de femmes et de lessive. Avez-vous choisi les textes ? Si oui, comment ?

J'ai choisi *Le Fils* et *Les ombres et les lèvres* car ils ont été sélectionnés pour concourir pour des prix lycéens : le prix Soni Labou Tansi (concerne toute la francophonie) et le prix Godot (Normandie). Dans les deux cas cinq ou six pièces sont sélectionnées par un comité de lecteurs enseignants et personnes venant du spectacle vivant, avant d'être lues par les lycéen·ne·s. Ils travailleront ensuite sur les textes pour finalement élire celui qui leur



VISION SUR DEMAIN

11h, Bibliothèque Centre ville : «Racontez-nous votre studio» [ouvert au public]

Retours sur les trois jours passés par onze lycéens de la région avec l'autrice Marine Bachelot Nguyen.

NTSMB:

18h, Lecture en scène de *LONGUES SONT MES NUITS* de Faustin Keaoua-Leturmy

20h30, PIG BOY 1986-2358 de Gwendoline Soublin

A l'issue des lectures, rencontre avec l'auteur et l'autrice.

aura le plus plu. Je suis très touchée que *Le Fils* et *Les ombres et les lèvres* aient été choisis pour être lus par des lycéen·ne·s.

Le Fils raconte une histoire de famille basée sur les relations parents-adolescent, où la mère ne se rend pas compte de ce qui arrive à son fils, à ses fils. Les ombres et les lèvres parle du mouvements LGBT au Vietnam qui est un grand mouvement de jeunesse. Ces deux pièces posent les questions de l'affirmation de soi, de l'homosexualité, de l'homophobie, d'identité, d'appartenance, d'origine. En cela je trouve très intéressant qu'elles soient travaillées par des lycéen·ne·s.

Histoires de femmes et de lessives est une pièce que j'ai écrite autour d'un institut de rééducation, d'emprisonnement pour jeunes filles de «mauvaise vie». C'est un texte qui parle des stigmatisations que les femmes et les filles ont connues, quelle que soit l'époque. Cette pièce parle de jeunes filles et de femmes mais aussi d'enfants, de pressions et de violences familiales et sociétales, de violences sexuelles, d'insultes envers les femmes. Ces thématiques concernent beaucoup trop de monde et c'est pour ça que je trouve intéressant de travailler ce texte avec des jeunes.

Enfin, *Tabaski* raconte l'histoire d'un jeune homme malien, sans papier qui est expulsé de France. C'est le récit d'un retour forcé au pays et de tout ce que cela implique : être considéré comme celui qui a «échoué» pour la société mais aussi pour sa propre famille. C'est une petite tragédie.

Le point commun entre ces quatre textes, c'est que dans tous il y a un travail choral entre les questionnements sur l'identité, la sexualité, la place des femmes, les personnes sans-papiers, l'homophobie et les violences dans la société. Je pense que ce sont des questions, des formes, des formats et des théâtralités intéressantes à aborder avec les élèves.

Propos recueillis par Romain Mourgues, Léa Saget et Théo Stival

Mirage

AUCUN HOMME N'EST UNE ÎLE

Comment partir d'Islande?

S'imaginer

- " Rester.
- " Plier bagages. Tenter.
- " S'en aller.
- " S'éloigner. Seulement.
- "Être rattrapé∙e.
- " Revenir.
- " Ne jamais partir.

S'imaginer

Qu'aucun homme n'est une île.

Léo Bourgeon

Directeur de publication : **Bernard Garnier** Rédactrice en chef : **Alice Palmieri**

Assistée de Anthony Herr

Comité de rédaction : **Léo Bourgeon, Romain Mourgues, Léa Saget, Théo**

Stival. Guillaume Tourdias

Merci à Renaud Arbaret, Fanny D'Halescourt